

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Annette FREYBERG-INAN, Ewan HARRISON et Patrick JAMES (dir.), 2009, *Rethinking Realism in International Relations. Between Tradition and Innovation*, Baltimore, MD, The Johns Hopkins University Press, 305 p.

par Thomas Juneau

Études internationales, vol. 41, n° 3, 2010, p. 397-399.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/044908ar>

DOI: 10.7202/044908ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Comptes rendus

THÉORIE, MÉTHODES ET IDÉES

Rethinking Realism in International Relations. Between Tradition and Innovation

Annette FREYBERG-INAN, Ewan HARRISON et Patrick JAMES (dir.), 2009, Baltimore, MD, The Johns Hopkins University Press, 305 p.

Cet ouvrage collectif pose deux questions fondamentales : quelle est la voie de l'avenir pour l'école réaliste en relations internationales et quels critères peuvent servir à répondre à cette première question ? Les auteurs principaux orientent la discussion en proposant que la voie la plus prometteuse se situe dans le débat entre le réalisme structurel élaboré et le réalisme néoclassique. Certains des chapitres sont critiques face au réalisme, d'autres y sont favorables ; mais tous sont unis par la conviction que les débats intra- et inter-paradigmatiques sont nécessaires à la progression théorique. En réponse à ces questions, les contributeurs axent la discussion sur trois plans – épistémologique, ontologique et théorique.

Sur le plan épistémologique, chaque chapitre aborde à sa façon la question de l'évaluation de la rigueur, la viabilité et l'utilité d'une théorie. Les contributions illustrent deux courants en apparence contradictoires au sein du réalisme, avec d'un côté les positivistes proches du réalisme structurel, et de l'autre les néoclassiques, dans certains cas sympathiques aux courants constructivistes et sociologiques et dans d'autres tout au moins en faveur d'un éclectisme épistémologique.

Selon Patrick James, une théorie devrait être capable de prédire l'avenir ; à cet effet, elle doit être basée sur la clarté conceptuelle et sur une logique déductive. Jacqui True, quant à elle, soutient que, si les réalistes sont souvent critiqués en raison de l'hétérogénéité de leurs critères pour juger de la qualité d'une théorie, il s'agit au contraire d'une force et d'une caractéristique intrinsèque pour les féministes. Enfin, Jennifer Sterling-Folker rejette les critères conventionnellement utilisés pour évaluer les théories des relations internationales, proposant plutôt l'outil des « traditions philosophiques ». Reformulant le fameux concept de Benedict Anderson, elle définit une tradition comme étant une communauté analytique imaginée. Cette approche, au lieu d'être basée sur des critères popperiens ou kuhniens, soutient qu'une théorie est valide et productive si son nombre d'adhérents augmente et si ceux-ci font preuve de dynamisme (au regard, par exemple, de leurs publications et de leur participation à des conférences). Sterling-Folker conclut que cette approche soutient l'hypothèse d'un avenir prometteur pour le réalisme néoclassique.

La dimension ontologique est la moins explorée des trois. Quels acteurs doivent être pris en considération par les théories réalistes ? Jusqu'à quel point doit-on comprendre les situations du point de vue de ces acteurs afin d'apprécier leurs choix ? Plusieurs auteurs s'entendent pour affirmer que l'une des forces du réalisme néoclassique réside en sa capacité d'incorporer un élément d'éclectisme dans ses choix ontologiques. Ces derniers devraient être

décidés selon les circonstances propres au problème étudié, et non en fonction de règles universelles et rigides. Balkan Devlen et Özgür Özdamar, par exemple, suggèrent que le réalisme doit revenir à ses racines classiques et prendre davantage en compte le premier niveau d'analyse, c'est-à-dire le rôle des leaders.

La troisième dimension explorée concerne le développement théorique du réalisme. Selon Christopher Layne, l'ascension du réalisme néoclassique ne signifie pas le déclin du néoréalisme, mais doit au contraire être perçue comme une extension logique et nécessaire de ce dernier. En prenant l'exemple de la grande stratégie américaine à l'endroit de la Chine, Layne propose que l'objectif poursuivi par Washington – établir et maintenir une hégémonie extrarégionale en Asie de l'Est – ne peut être expliqué par le réalisme structurel. Le réalisme néoclassique, en revanche, propose une analyse à deux niveaux : il explique d'abord pourquoi Washington agit comme il le fait depuis 60 ans, puis explique en quoi ces choix sont porteurs de conséquences négatives pour les États-Unis. Layne conclut que la sécurité américaine serait maximisée par l'adoption d'une grande stratégie d'*off-shore balancing*.

Le chapitre de Devlen et Özdamar illustre toutefois un danger qui guette le réalisme néoclassique. Selon cette branche encore jeune de la famille réaliste, la puissance relative d'un État demeure le principal déterminant de sa politique étrangère. Si le réalisme néoclassique accepte que des variables domestiques puissent s'insérer dans la chaîne causale et jouer un rôle de « filtre », il n'en demeure pas moins que ce qui différencie le réalisme néoclassique du *Innenpolitik* – ces approches d'analyse de la politique

étrangère qui l'emportent principalement sur les explications intérieures – demeure le rôle primordial de la puissance. Or selon le modèle de Devlen et Özdamar, appliqué à la crise du Kosovo de 1999, l'essentiel de la puissance causale semble être attribué au rôle des leaders des principaux pays concernés. Cette erreur, qu'un certain nombre d'auteurs qui s'identifient au réalisme néoclassique ont également commise, tend à donner raison aux critiques tels que Jeffrey Legro et Andrew Moravcsik, selon qui le réalisme s'éparpille de manière *ad hoc* et en vient à perdre tout son sens.

On pourra déplorer, toutefois, la place de choix accordée dans cet ouvrage au réalisme structurel élaboré. En effet, cette version du réalisme demeure relativement marginale, et – mis à part son fondateur, Patrick James, l'un des auteurs principaux de l'ouvrage – peu de réalistes s'y identifient. Il est beaucoup plus aisé, toutefois, de soutenir la conclusion des auteurs principaux et d'une majorité de chapitres – y compris ceux écrits par des critiques du réalisme, comme True et Stephen Rosow – selon laquelle l'avenir du réalisme se situe dans sa branche néoclassique. Sa flexibilité ontologique et épistémologique, l'importance qu'elle accorde à l'intégration des différents niveaux d'analyse, son attention au détail, de même que sa capacité déjà prouvée, en font, en effet, une piste d'exploration potentiellement fructueuse.

L'orchestration d'un dialogue cohérent entre tenants et critiques du réalisme représente sans contredit la grande réussite de cet ouvrage. Les contributions incluent des perspectives tant féministes ou constructivistes que réalistes de toutes sortes – défensif, structurel et néoclassique. On retiendra en particulier l'excellent travail de coordination des

auteurs principaux, qui ont réussi à provoquer un réel débat entre les différents chapitres. Comme Annette Freyberg-Inan, Ewan Harrison et James l'écrivent en introduction, les débats robustes entre et au sein des paradigmes sont essentiels au progrès théorique.

Thomas JUNEAU

*Département de science politique
Université Carleton, Ottawa*

Théories et concept de l'intégration européenne

*Sabine SAURUGGER, 2009,
coll. Références gouvernances, Paris,
Les Presses de Sciences Po, 485 p.*

Dans un contexte où l'on prend de plus en plus conscience de la complexité du processus d'intégration européenne et où l'on constate la diversité des instruments d'analyse qui en découle, la parution de cet ouvrage qui propose une synthèse claire et complète des réflexions sur ce processus tombe à point nommé. Phénomène complexe, en effet, parce que le système politique européen comporte des éléments relevant d'un État, d'une organisation internationale, voire d'une fédération, sans que l'on puisse classer l'ensemble des processus sous l'une de ces notions. Diversité des instruments d'analyse aussi, dans la mesure où néofonctionnalisme, intergouvernementalisme, fédéralisme, gouvernance, institutionnalisme, européanisation ne sont que quelques-unes des approches théoriques qui se côtoient pour penser l'intégration européenne. À la lecture de l'ouvrage, on comprend mieux comment l'intégration a pu avancer dans le cadre du respect relatif des souverainetés nationales.

Suivant un plan habilement conçu, l'ouvrage offre des éléments de réponse au pourquoi et au comment de l'intégration européenne. La première partie

se focalise sur la question de savoir pourquoi les États acceptent d'abandonner partiellement ou complètement leur souveraineté afin de construire une organisation internationale, une structure supranationale ou une fédération d'États. C'est dans cette perspective que les approches du fonctionnalisme et du néofonctionnalisme, de l'intergouvernementalisme et du fédéralisme sont exposées. Quant à la deuxième partie, elle s'intéresse aux concepts et aux cadres d'analyse qui portent sur la manière dont l'intégration européenne se réalise. Contrairement aux théories de la première partie qui traite les raisons et la finalité de l'intégration européenne, les approches théoriques et conceptuelles de la deuxième partie apportent une contribution à la compréhension du système politique européen. C'est dans cette partie que sont abordés les constructivismes, les institutionnalismes, les approches de gouvernance, l'européanisation et le transfert des politiques publiques, les sociologies de l'intégration et la pensée politique. Enfin, dans la troisième et la dernière partie, Sabine Saurugger s'emploie à montrer comment l'Union européenne est pensée par les approches des relations internationales afin de problématiser des processus internationaux plus généraux que ceux de l'intégration européenne. Si les approches théoriques et conceptuelles permettent une analyse détaillée et nuancée de l'Union européenne et de son développement historique, force est de constater que cette évolution ne donne pas lieu à l'émergence d'une théorie englobante pour penser l'intégration dans son ensemble. Selon l'auteur, il s'agirait plutôt de la genèse d'une multitude de théories de moyenne portée qui n'ont pas comme objectif d'expliquer les raisons de l'intégration, mais de permettre de structurer les recherches de manière cohérente.